



Une nouvelle vision de l'histoire à Rapa ? Des éléments sur l'existence de marae anciens sur l'île

Christophe Serra-Mallol

► To cite this version:

Christophe Serra-Mallol. Une nouvelle vision de l'histoire à Rapa ? Des éléments sur l'existence de marae anciens sur l'île. Bulletin de la société des études océaniques, 2013. hal-02986205

HAL Id: hal-02986205

<https://hal.science/hal-02986205>

Submitted on 2 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pré-print of Serra-Mallol Christophe, 2013. "Une nouvelle vision de l'histoire à Rapa ? Des éléments sur l'existence de marae anciens sur l'île", Bulletin de la Société des Etudes Océaniques, 329, p. 44-70.

Une nouvelle vision de l'histoire de Rapa ?

Des éléments sur l'existence de *marae* anciens sur l'île.

Par Christophe SERRA-MALLOL*

RESUME

Contrairement à l'idée répandue d'une absence de *marae* à Rapa, un séjour ethnographique récent de six mois sur l'île, et la lecture approfondie d'un manuscrit ethnologique non publié datant de 1920, nous ont amené à « découvrir » l'existence de structures lithiques importantes pouvant constituer les vestiges d'un ensemble religieux ancien, de type *marae* ou *meae*. Ces structures ne correspondent pas à celles connues sous le nom de « fort », *pa* ou *pare*, qui dominent la ligne de crête montagneuses de l'île. Des travaux plus approfondis, en particulier de nature archéologique, pourraient lever le voile sur ces structures et jeter une lumière nouvelle sur la connaissance de l'histoire ancienne de Rapa.

Isolée des autres îles de l'archipel des Australes auquel elle est rattachée administrativement et de Tahiti par la distance et l'organisation des transports, Rapa est la plus septentrionale des îles de Polynésie française. Cet isolement a permis à la société rapa de préserver quelques unes de ses spécificités socioculturelles, notamment en matière de gestion des ressources terrestres et marines, et oblige ses habitants à recourir en majorité à l'autoproduction (pêche, agriculture, cueillette) et aux échanges, nombreux au sein d'une communauté très soudée.

Ces particularités m'ont amené à mettre en œuvre un séjour de six mois en 2010-2011 pour étudier en profondeur ces spécificités, quarante ans après le précédent séjour de longue durée de Allan Hanson en 1966 (onze mois), qui avait lui-même suivi de quarante ans celui de John Stokes en 1920 pendant neuf mois. L'objectif de ce séjour de « terrain » était de mener une double recherche¹ :

* Socio-anthropologue, Maître de conférences à l'Université de Toulouse II Le Mirail, CERTOP-TAS (UMR 5044). Je remercie mon amie Simone Grand pour sa relecture attentive et exigeante de ce texte.

¹ Ce travail a bénéficié d'une aide de l'Agence Nationale de la Recherche portant la référence ANR-09-BLAN-0360-02

- sur le système alimentaire rapa, depuis les modes de productions jusqu'aux modes de consommation alimentaires, à partir d'observations participantes, de récits de vie et d'entretiens qualitatifs,
- sur les activités quotidiennes et les affects liés, par passation d'un questionnaire quantitatif auprès de la population résidente âgée de quinze à soixante ans, et d'entretiens qualitatifs de validation des hypothèses.

Avant de séjourner sur l'île, je me suis procuré l'exhaustivité des documents écrits existants sur l'île, qui font tous mention d'une caractéristique architecturale : la présence d'une douzaine de structures lithiques en forme de dôme qui dominant la baie principale de l'île, des forts ou *pa*. Aucun écrit ne fait mention de l'existence de lieux de culte pré-européens qui se trouvent sur toutes les îles anciennement habitées de Polynésie française, les *marae* ou *meae*, ni d'effigies en pierre souvent associés à ces lieux de culte, les *tiki*. Les lieux de culte auraient été intégrés dans les structures des *pa* et en particulier leurs dômes (Walczak 2003), ou aménagées dans des cavités dans les fondations (Stockes 1930, Caillot 1932).

Cette caractéristique a pu faire penser au navigateur Thor Heyerdhal que les sociétés de Rapa nui (l'île de Pâques) et de Rapa pouvaient provenir d'Amérique du sud, thèse qu'il a tenté de prouver en organisant un voyage en radeau depuis le continent sud-américain vers les îles polynésiennes (Heyerdhal 1957), et qui a été mise à bas grâce notamment à l'étude des caractéristiques génotypiques et phylogénétiques des Polynésiens et des similarités linguistiques et culturelles avec les populations du sud-est asiatique (Kirch 1986, Terrell et alii. 1997...).

Toutefois, la lecture approfondie d'un manuscrit non publiée d'un ethnologue américain, John F.G. Stoke, fait mention de l'existence de trois *marae* à Rapa, deux recouverts par les eaux et un terrestre. Ayant retrouvé pendant mon séjour sur l'île le site de ce présumé *marae* terrestre, le plus immédiatement accessible, sa destination en tant que lieu de culte et de sacrifices, si elle était avérée par des travaux archéologiques plus fouillés, permettrait de jeter une lumière nouvelle sur la connaissance de l'histoire de Rapa.

Brève présentation physique de l'île de Rapa

Ile la plus au sud de Polynésie française, Rapa (ou Oparo) fait partie de l'archipel des Australes. Elle se situe à 1240 km au sud-est de Tahiti, à 750 km de Tubuai centre administratif de l'archipel des Australes, et à 480 km de Raivavae l'île la plus proche. Située à 480 km au sud du tropique du Capricorne, l'île connaît de fortes variations saisonnières et l'hiver austral peut y être rude : les températures sont les plus fraîches de toute la Polynésie française. De ce fait, les cocotiers poussent difficilement et leurs noix n'arrivent jamais complètement à maturité, l'arbre à pain *maïore* y est

absent, et la température de l'océan n'est pas suffisante pour permettre la formation d'un récif frangeant corallien.

Les pluies sont abondantes et réparties sur toute l'année. Lors d'orages tropicaux périodiques, le niveau des eaux dans les ruisseaux s'élève brutalement ; les embouchures de vallées se transforment alors en marécages et des chutes d'eau apparaissent sur toutes les hauteurs. Le ciel est souvent couvert, et change rapidement de physionomie avec la variation des vents qui affectent l'île. Les rafales maximales atteignent 120 km/h, et apparaissent tout au long de l'année. Associée à la houle, parfois forte et croisée, la violence des vents rend parfois impossible l'accostage à Rapa et surtout l'entrée dans la baie et oblige les navires à rebrousser chemin, après des dizaines d'heures de mer...

D'une surface de quarante km² environ, d'une longueur de sept km sur six kilomètres de large, elle est hérissée de monts acérés et culmine à 633 mètres (le mont Perahu), reste d'un volcan dont la partie centrale s'est effondrée en une caldeira aux murailles abruptes. Des îlots se rencontrent tout autour de l'île, et des falaises rendent l'approche de l'île difficile, certaines d'entre elles mesurant jusqu'à 300 mètres de haut en à-pic.

L'île est très découpée par des murailles abruptes et des pics crénelés : elle « ressemble de loin à un grand château-fort du moyen-âge » (Caillot 1932 : 7). Elle ne possède pas de plateaux, mais une crête centrale à partir de laquelle partent des arêtes secondaires pour terminer en petites vallées traversées de petits ruisseaux qui serpentent jusqu'en bord d'océan. Le pourtour de l'île est échancré par de multiples baies. La baie principale, qui pénètre de 2000 mètres de long et de 800 mètres environ de large jusqu'au centre de l'île et formant un remarquable port naturel, est celle de Aurei², plancher d'effondrement de la caldeira, au début de laquelle se situent les deux seuls villages de Rapa, Aurei et Area, distants de 1500 mètres de part et d'autre de la baie.

L'île a un aspect plutôt aride sur ses terres les plus élevées, les collines sont couvertes d'une herbe rase et de pin des Caraïbes autour de Aurei par suite d'une plantation dans les années 1980 qui n'a jamais été suivie d'entretien, et les vallées sont parcourues par de petits ruisseaux le long desquels on trouve des bosquets d'arbres, des caféiers aujourd'hui souvent abandonnés et envahis par les goyaviers de Chine, des bananiers, orangers et citronniers. Les tarodières, en activité ou abandonnées, tapissent le lit des vallées jusqu'à leur embouchure dans la mer. Exceptée à l'embouchure des rivières, la terre n'est en général pas très fertile.

² La toponymie de la baie et du village du même nom varie selon les sources. On la trouve ainsi écrite Haurei, Ahurei ou Ha'urei. La lettre « h » n'existant pas en langue rapa, nous l'écrivons simplement Aurei.

L'île est aujourd'hui la plus isolée de Polynésie française puisqu'elle ne possède pas d'aéroport, et qu'un cargo mixte assure une liaison avec Tahiti et les Australes une fois tous les deux à trois mois.

Rapide rappel de l'histoire de Rapa

Le premier contact avéré avec les Européens eut lieu le 22 décembre 1791 par George Vancouver, le nombre d'habitants était alors estimé à environ 1500 personnes. Les Rapa se répartissaient en 14 ou 15 ramages familiaux, « tribus complètement indépendantes les unes des autres » (Caillot 1932 : 29), qui se partageaient les terres, chacune dominée par un village fortifié ou *pa* ou *pare*, uniques en Polynésie française, souvent construit à l'intersection d'une crête principale et de crêtes secondaires, et maîtrisant chacun une des quinze baies que compte l'île. Ces clans auraient pu être au nombre de dix-huit au début du 18^{ème} siècle. Stokes relève quinze *pare*, villages fortifiés dominés par une structure en forme de dôme, mais environ trente-cinq sites aménagés qui auraient pu accueillir au total jusqu'à trois mille personnes. On note aujourd'hui encore les traces de travaux d'aménagements considérables : terrassement et murs de soutènement en pierres sèches, renforcés par des fossés de protection. Les terrasses d'habitations anciennes comportaient des fosses de stockage pour les réserves de taro (*tio'o*). La densité humaine par rapport à la surface totale de terres cultivables a pu être l'élément déterminant des nombreuses guerres qui opposèrent les clans entre eux au cours de leur histoire selon Hanson (1973 : 14), hypothèse confirmée par les travaux récents en archéologie ayant montré l'impact rapide des premiers Polynésiens sur leur environnement (Hunt et Lipo 2006, Kennett et al. 2006, Wilmshurst et al. 2011...)

Rapa fut évangélisée par des missionnaires britanniques dans les années 1820 à 1830, et la dépopulation progressive de l'île marqua son histoire au dix-neuvième siècle. A partir des années 1830, l'île fut régulièrement fréquentée par des navires européens qui venaient vendre des étoffes principalement contre des perles et des nacres, apportant avec eux des maladies inconnues auparavant à Rapa. Une fois les huîtres perlières et les nacres épuisées à Rapa, les Rapa durent louer leurs services dans d'autres îles, et notamment dans les Tuamotu. Puis, suite à l'appauvrissement des lagons *paumotu* dans les années 1840, les Rapa revinrent dans leur île où ils firent pendant plus de vingt ans du commerce de taro avec les Paumotu qui n'en produisaient pas suffisamment pour leur consommation. Entre 1847 et 1880, Rapa servait d'escale aux navires de passage reliant l'Australie et l'Amérique par Panama, et de dépôt de charbon pour les bateaux courriers de la ligne Sydney-San Francisco et Southampton-Nouvelle Zélande (Le Chartier 1887 : 188). Un acte qui mettait Rapa sous le Protectorat tahitien fut signé en 1867 avec le roi Parima et ses sous-chefs, puis l'île fut placée sous Protectorat français en 1881, avant l'annexion de l'île par la France en 1887 et son rattachement administratif et judiciaire à Tubuai la même année.

A partir de 1902, l'île est en contact régulier avec Tahiti par navire. Entre 1903 et 1914, il fut question de faire de Rapa le grand port français du Pacifique, avec le projet renaissant de construction du canal de Panama. Mais Tahiti ayant une surface plus étendue, possédant des ressources plus abondantes et étant mieux placée pour les échanges interinsulaires, le projet fut délaissé. Le port et la base navale furent finalement construits à Tahiti, et Rapa retomba dans l'indifférence du reste de la Polynésie et de la France.

La population connut une forte émigration des hommes dans les années 1910-1940 pour travailler notamment comme plongeurs pour la nacre et les perles, et comme marins. En 1951, l'île dispose d'une école, d'une infirmerie et un dispensaire, et s'y implanteront la même année une station radio-météo et le spécialiste qui en sera chargé.

En 1956, le navigateur Thor Heyerdahl procédera aux premiers travaux de fouilles archéologiques, notamment sur le *pa* de *Morongouta*³. Il déblaira et mettra à jour les fondations des anciens remparts et plates-formes du *pa*, dénombant plus de quatre-vingt terrasses, pour une hauteur de 50 m. sur 400 m. de diamètre, « le plus grand ouvrage d'architecture qu'on eut jamais découvert en Polynésie » (Heyerdahl 1995 : 374). Il note qu'à l'époque de son séjour, l'île n'était touchée qu'une fois par an par une goélette de commerce venant de Tahiti pour échanger des marchandises manufacturées ou industrielles contre du café (Heyerdahl 1995 : 365).

Peuplée aujourd'hui de 480 habitants selon le recensement de 2007, c'est l'île la moins peuplée de l'archipel des Australes (ISPF 2007). Après un ralentissement de son taux de croissance démographique depuis la fin des années 1980, son taux de croissance est négatif depuis 1996. Les deux tiers de la population résident dans le village d'Aurei, et le tiers restant dans celui de Area et dans le fond de la baie (Tukou).

Ile la plus enclavée de la Polynésie française, Rapa est toutefois dotée d'infrastructures tant portuaires, routières ou sportives remarquables pour la taille de l'île.

Sur l'inexistence de *marae* à Rapa

A notre connaissance, aucun des ouvrages publiés sur Rapa, qu'il s'agisse d'écrits de missionnaires ou de visiteurs (Ellis 1972, Moerenhout 1959...), ou encore d'archéologues ou d'anthropologues (Heyerdahl 1957, Fer et Malogne-Fer 2000, Walczak 2003, Kennett et al. 2006...), et notamment les plus documentés (Caillot 1932, Hanson 1973), ne mentionne l'existence d'un ou plusieurs *marae* ou *meae* sur l'île. Ellis (1972 : 673) ne fait qu'évoquer la religion des Rapa en la jugeant « extrêmement

³ Il en tirera un ouvrage *Aku-Aku. Le Secret de l'île de Pâques*, dont le dernier chapitre est consacré aux fouilles à Rapa.

grossière » et basée sur « des prières, des offrandes et des sacrifices ». Caillot évoque seulement l'existence, a priori pour chacun des clans de l'île de Rapa, d'une « petite enceinte sacrée » et d'un « autel devant lequel ils faisaient des prières et offraient des sacrifices » (1932 : 57). Ces lieux de culte auraient été situés près des *pa*, sur les lignes de crête des montagnes qui entourent l'île.

S. et K. Routledge (Hanson et O'Reilly 1973 : 24), qui passèrent dix jours à Rapa en 1921 pour des recherches archéologiques, avec un temps affreux qui les conduira à abréger leurs recherches, concluent sur l'absence de *marae*. J. Walczak qui procéda à deux séries de fouilles ponctuelles conclue dans le même sens : « les *pa* (...) sont associés à une absence totale de *marae* » (2003 : 35) et encore « Rapa se caractérise par l'absence des structures lithiques rectangulaires à vocation politico-religieuse qui sont attestées ailleurs en Polynésie orientale, que ce soit sous la forme de *marae* (Société), *heiau* (Hawaï'i, *meae* (Marquises) ou *ahu* (Pâques) » (2003 : 38). C. Ghasarian, suite à quatre séjours de moins d'un mois, conclut également « les investigations archéologiques n'ont jusqu'à présent mis à jour ni *marae*, ni *tiki*, communs dans le reste de la Polynésie » (Make et Ghasarian 2008 : 7).

Nous avons eu l'opportunité de lire la totalité du manuscrit de l'anthropologue américain John F.G. Stokes⁴, rédigé en 1930, dont la commune de Rapa possède une copie du document original déposé au Bishop Museum de Hawaii. Membre de la Bayard Dominick Expedition, sous les auspices du Bishop Museum, John F.G. Stokes est arrivé à Rurutu en décembre 1920 où il passa trois mois pour une étude ethnologique, avant d'atteindre Rapa en avril 1921, où il resta jusqu'à janvier 1922 en compagnie de son épouse. Il effectua alors un important travail de recueil ethnologique de la culture matérielle des Rapa, et en profita pour photographier l'ensemble des membres de cette communauté.

Sa lecture fut délicate, mille pages en partie tapuscrites et bien souvent manuscrites, raturées de notes et corrections de l'auteur ou de son relecteur ultérieur pour une publication qui n'eut jamais lieu, avec des passages qui se répètent bien souvent. Edwin N. Ferdon mentionna en 1956 dans son rapport d'expédition archéologique l'existence de « trois ou quatre *marae* » dans l'île mais il semble seulement reprendre les travaux de Stokes sans plus de description (Hanson et O'Reilly 1965 : 33) ni de fouille sur ce site. Stokes est donc le seul à évoquer l'existence de trois *marae* (ou *meae* ?) dans sa partie « Temples, idoles et monolithes » (1930 : 889-902), sur treize brèves pages d'un manuscrit qui en compte plus d'un millier au total. Ses informateurs locaux précisent que les trois *marae* sont tous

⁴ Pour les références tirées du manuscrit de Stokes, la numérotation des pages étant multiple et souvent redondante, nous utiliserons les références de page entourées d'un cercle dans le manuscrit. La traduction de l'américain en français est de notre fait.

situés sur des terres côtières basses, auxquels on se serait référé à travers le nom des petits terrains sur lesquels ils étaient situés : Otoko, Teneiare et Ma'ara, noms des terrains probablement issus de ceux des temples d'après Stokes.

La situation des lieux décrits par Stokes ne correspondait pas aux noms de lieux actuels lors de mon séjour. J'ai dû vérifier sur la carte toponymique de l'île issue du travail de l'UCJG⁵ locale à partir des souvenirs récoltés auprès des gardiens des terres, du Conseil des Sages et des anciens de l'île, et me référer aux explications données par le policier municipal de l'île, Alain Faraire, pour la dénomination actuelle des lieux.

Les trois sites s'avèrent être les suivants :

- Otoko, situé à l'est du village de Aurei, entre le « petit quai », jetée de pierre devant le temple de Aurei, et le quai d'embarcation des navires, à la limite est des terres de l'ancien clan Okopou. ;
- Teneiare, situé dans la partie nord ouest de la baie de Aurei, à l'est de l'îlot Tapu'i. Comme le précédent, situé sous les eaux de la baie de Aurei ;
- Ma'ara, seul *marae* terrestre selon les informateurs de Stokes, situé sur la partie ouest de la baie de 'Angaira'o, au nord est de l'île, à l'angle de la rivière Togatoga et du rivage, duquel il est distant de 15 mètres environ, dans les terres de l'ancien clan Mato.

Selon Stokes, les pierres du premier auraient pu servir à construire l'ancien quai de Aurei, le second aurait été situé à l'époque de son séjour dans la mer et aurait pu être transporté depuis l'îlot voisin de Tapuki au fond de la baie de Aurei. Le troisième, celui de Ma'ara dans la baie de 'Angaira'o, serait le seul dont de larges parties de murs étaient encore debout au moment du séjour de Stokes à Rapa. Il le décrit comme suit⁶ (la traduction est de notre fait) :

Il est situé à l'extrémité de la baie Agairao, à l'angle de la rivière Togatoga et du rivage, duquel il est distant de 15 mètres environ. Ma'ara est dans le territoire Mato, qui est séparé des terres Okoitope à l'est par la rivière. Il n'y a pas d'indications actuelles de structures en bois que les fondations en pierre du marae auraient supportées. Selon le dictionnaire de Tregear, Mahara

⁵ L'Union Chrétienne des Jeunes Gens est une association dépendante de l'Eglise Protestante *Ma'ohi*. Très représentée à Rapa, elle s'est donnée comme objectif de travail en 2010 la recollection des noms de lieux de l'île.

⁶ La traduction est de notre fait, ainsi que la conversion des mesures anglo-saxonnes. Les noms propres cités sont laissés tels qu'apparaissant dans le manuscrit. Les dessins et plans indiqués dans le texte ne font pas partie du manuscrit que nous avons pu consulter. Des références laissées en blanc dans le texte apparaissent comme « manquantes » dans notre traduction du texte.

est un des « espaces-temps » dans la cosmogonie Maori, et dans le dialecte de la Polynésie du sud, Mahara, Ma'ara et Mehara recouvrent l'idée de souvenir ou de pensée.

Le marae (dessin 36) occupe la couronne de terre alluviale qui descend doucement vers la mer sur le nord, et vers la rivière sur le sud. Son travail en pierre de maçonnerie sèche consiste à présent en une terrasse, de 3 mètres de large et 6 mètres de long avec une face incurvée à l'opposé de la mer. La surface de cette terrasse est située de 60 à 75 cm au-dessus du contour du sol, et est pavée avec des pierres de taille moyenne. Un monticule ou un mur de 135 cm lui est attenant à l'arrière, composé de petites pierres sur la surface et à l'intérieur, et de pierres de taille moyenne sur les côtés. Sa surface est de 45 cm au-dessus de celle de la terrasse. A l'arrière se situe également une enceinte non pavée de 6x6 mètres - (en mesures extérieures) avec des murs de 75 cm de large et 60 cm au-dessus du sol, fait de pierres de taille moyenne. Le niveau des murs est de 30 cm en-dessous du mur qui sert de support nord-est au monticule. Le travail de maçonnerie de leurs sections, auxquels je me référerai comme unité, est de bonne qualité. Les pierres du terrain sont des cubes grossiers de 45 cm de côté et les plus petites pierres du monticule font de 10 à 13 cm de côté.

Une seconde unité est accolée à l'enceinte du premier, et s'étend 2 mètres au-delà est un espace triangulaire de terre entouré par un mur de 45 cm de haut sur le côté sud et de facture très grossière. L'autre monticule est légèrement courbé, un alignement de larges pierres, de 55 à 110 cm³, qui se termine par une colonne horizontale de 1m60 de haut sur 45 cm de large, incluse dans la maçonnerie qui joint le coin du monticule. Cette colonne semble avoir été érigée à l'origine, et aurait fait partie de la première unité.

La confection de deux unités diffère tellement en apparence qu'elle indique des périodes distinctes, la plus récente étant à l'évidence la seconde. Le caractère grossier de la seconde suggère un travail récent, mais il est difficile d'entrevoir une raison utilitaire à un mur de 45 cm de large et d'une hauteur moindre. Les natifs supposent que ces deux unités formaient le temple. Il est évident que la deuxième unité a été ajoutée en des temps pré chrétiens.

Plus vers l'ouest et à environ 45 mètres de distance se trouve un autre mur de pierres, une petite enceinte dans laquelle a été récemment construite une maison locale servant d'abri pendant les travaux d'agriculture. Bien que cette maison n'ait aucun lien avec le temple, elle occupe indubitablement la place d'une construction qui en faisait partie. Le site n'appelle toutefois aucun souvenir dans l'esprit des habitants actuels. Les murs de pierre sont petits, de 45 à 60 cm de haut et de large, et d'une construction correcte. Un des murs continue presque jusqu'au rivage, et semble avoir servi de limite à l'espace sacré, puisqu'on ne trouve aucun

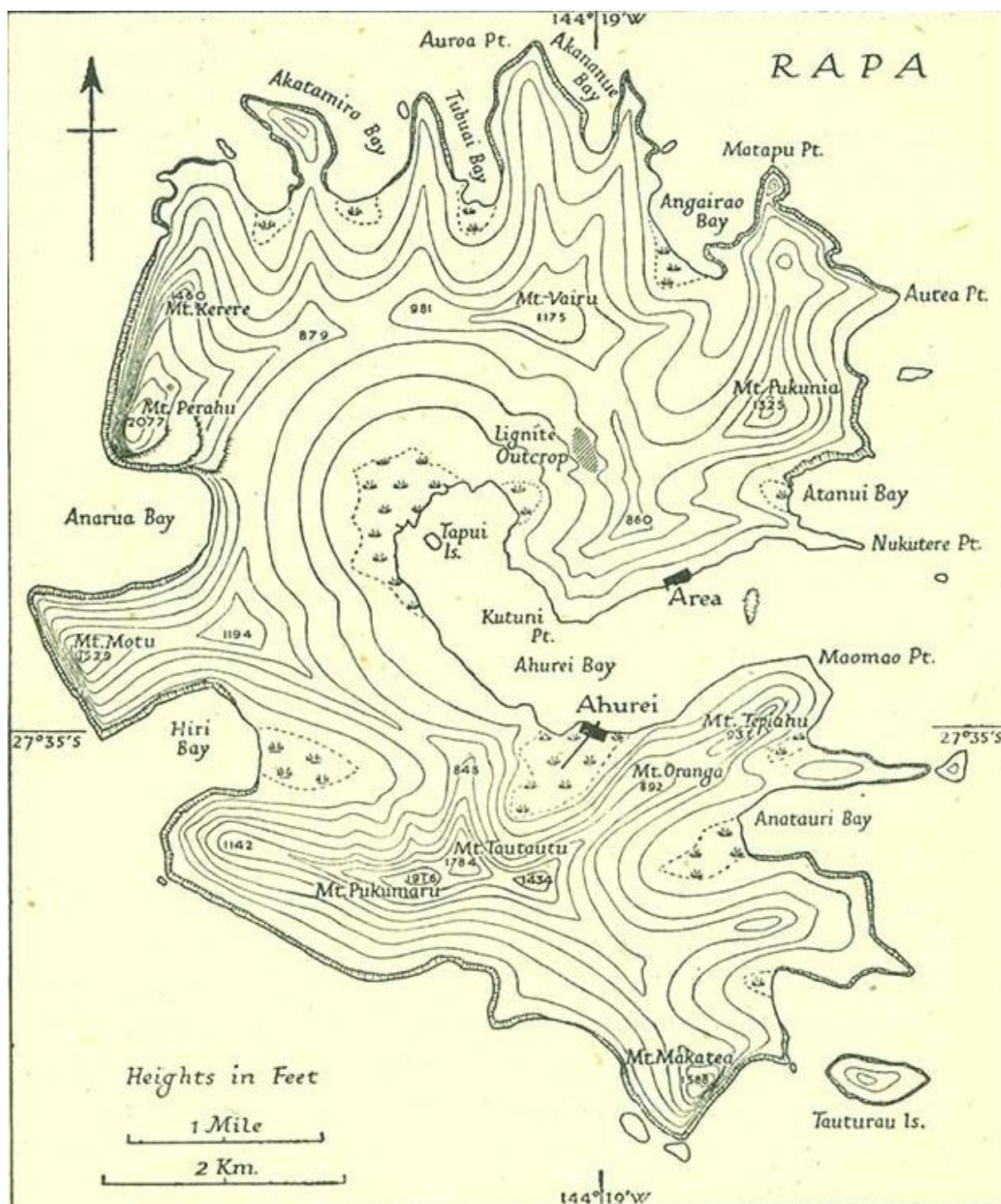
vestige archéologique plus vers l'ouest. La terre de Ma'ara continue un peu plus au-delà de cette direction.

Le mur d'enceinte aboutit dans la direction du parc à poissons décrit p. (manquante) plutôt particulier pour Rapa du fait de ses murs inhabituellement importants.

A la suite de la lecture du manuscrit de Stokes et après identification topographique des lieux présumés (voir carte de Rapa), j'ai interrogé les anciens de l'île, et notamment les membres du *To'ohitu*⁷ ou Conseil des Sages, sur l'existence d'un ou plusieurs *marae* sur l'île. Leur réponse fut invariablement la même : Rapa est la seule île habitée de Polynésie française où il n'existe ni *tiki* ni *marae*, spécificité revendiquée dont on tire une partie de sa fierté d'être rapa.

Le maire actuel de l'île, Tuanainai Naari, étant très impliqué dans la mise en valeur de la culture ancienne de Rapa, je lui fais rapidement part de mon interrogation quant à l'existence de vestiges terrestres d'un temple ancien. Sa réponse fut la même que celles des anciens interrogés : il n'a jamais été fait mention d'un *marae* sur Rapa.

⁷ Le *To'ohitu* (littéralement « conseil des sept », plus communément nommé Conseil des Sages à Rapa), est une structure traditionnelle issue des *ti'a'au*, gardiens des terres, nommés à vie par les membres des grands ramages de l'île et dont le titulaire, homme ou femme, siège au sein du Conseil. Son existence a été reconnue par le Pays et l'Etat par Délibération du conseil municipal le 07 juillet 1984, et dispose d'un règlement intérieur établi en rapa en 2002 et complété en 2006 par 27 articles qui établissent les règlements concernant la gestion de la terre : autorisation de construire individuelle ou collective, construction de chemins et de routes, agriculture, gestion des animaux, gestion du *rahui* maritime... Son rôle est de gérer les terres et les conflits pouvant subvenir entre les habitants à leur sujet. Son but est notamment de « veiller qu'aucun travail de cadastrage ne puisse avoir lieu, que personne ne puisse avoir un titre de propriété, qu'aucune location de terre ne puisse être effectuée, qu'aucune réservation de terres ne puisse être opérée et qu'aucune opération de vente soit acceptée » (règlement intérieur 2002, p. 2). Il se réunit au moins une fois par mois, ou en fonction des conflits à gérer et des questions soumises par le conseil municipal ou des individus. Chaque réunion (*apora'a To'ohitu*) fait l'objet d'un compte rendu, et le cas échéant de l'établissement d'autorisation (*parau faati'a*) de construire ou d'exploiter une ou des parcelles de terre, ou encore d'une réponse écrite au conseil municipal (*pahonora'a i te anira'a a te faaterera'a oire*).



Carte de Rapa

Une remise en question de l'histoire ancienne de Rapa ?

Souhaitant tout de même vérifier les indications de Stokes, le maire et moi partons une fin d'après-midi en voiture près des lieux présumés des sites marins des deux premiers *marae* décrits par Stokes, Otoko et Teneiaere.

Le premier site, Otoko, ne recèle plus de pierres visibles dans l'eau. Mais reste visible, en bord de mer en face de la maison du responsable local du Service du Développement Rural, une pierre levée. D'après le maire, cette pierre, imposante par sa dimension (plus de 1,50 m. de hauteur pour un diamètre d'environ 50 cm. : voir *fig. 1*), gisait au sol depuis de nombreuses années, et a été récemment relevée par des hommes de l'île. Selon Stokes, les pierres de ce *marae* qui avait été recouvert par les eaux de la baie, des pierres brutes non dégrossies de taille moyenne, auraient été utilisées pour bâtir le « petit quai », dont la base est formée de pierres recouvertes aujourd'hui de béton.



Fig. 1 : la pierre levée du site de Otoko à l'est de Aurei



Fig. 2 : une des deux pierres levées visibles au fond de la baie de Aurei (Teneiare).

Le second site, Teneiare, se situe dans la partie marécageuse du fond de la baie de Aurei, à Tukou. Terre d'élection des troupeaux de taureaux et de chevaux sauvages, particulièrement boueuse, elle est difficile d'accès à pied. Mais on y aperçoit encore, de part et d'autre du marécage aux anciens lieux-dits Aitira et Re'ure'u, deux pierres levées jumelles mentionnées par Stokes (1930 : 891-892) d'une hauteur d'environ 2,70 m. et d'environ 30 cm de diamètre, partiellement recouvertes d'eau à leur base quand la marée est haute (voir *fig. 2*). Selon Stokes (1930 : 892) ces blocs seraient connus comme Tekao, c'est à dire « chevron de sol », noms qui auraient pu être ceux des petits terrains sur lesquels ils reposaient, et qu'on retrouve à divers endroits autour de la baie. La tradition recueillie par Stokes les aurait destinés à être les chevrons de la maison « gouvernementale » de Rapa, celle du dernier roi de Rapa, ou encore des pierres servant de bornes de limite à un terrain considéré comme sacré et donc *tapu*, interdit. La proximité d'un *marae* à côté de la résidence du roi correspondrait d'ailleurs aux coutumes polynésiennes en général. Le site initial de la résidence royale comme celui du *marae* sont maintenant sous les eaux de la baie, un fait qui reste inexpliqué par la tradition ou par les récits locaux selon Stokes, mais qui pourrait s'expliquer par une baisse de la ligne de rivage de 90 à 120 cm au cours des trois derniers siècles, ce qui pourrait être confirmé par de récents travaux archéologiques remarquant que les sites d'anciennes tarodières sont aujourd'hui recouvertes par

l'eau de mer (Kennett, Anderson, Prebble, Conte et Southon 2006 : 348), et que les effets conjoints de la remontée régulière du niveau marin depuis la dernière glaciation et de la subsidence continue de l'île auraient élevé le niveau moyen de la mer de dizaines de centimètres par siècle, jusqu'à 165 cm depuis les premières traces d'installation humaines sur Rapa (Ibid. : 350). Il resterait encore dans la mer selon Stokes une courte ligne de pierres taillées, pierres taillées par ailleurs inexistantes à Rapa, chacune d'environ 30x45x60 cm, que les informateurs de Stokes ne réussirent jamais à trouver, du fait d'un hypothétique changement de lieu par transport depuis l'îlot voisin de Tapuki dans les environs de Kapitaga suite à un cataclysme selon Stokes. Visible depuis la surface de l'eau quand on passe à sa verticale, le site sous-marin du *marae* et son caractère sacré font pourtant partie de la mémoire des anciens de l'île aujourd'hui, même si sa destination est oubliée, puisque les grands-pères des adultes actuels recommandaient à leurs petits-enfants de ne surtout pas passer au-dessus du site immergé, à sa verticale, mais bien à côté, selon les entretiens que nous avons menés sur place pendant notre séjour. Nous n'avons pas pour autant pu vérifier si les pierres étaient taillées, l'eau étant toujours troublée par des fonds vaseux à cet endroit, et ne souhaitant pas déplacer les pierres existantes.

Malgré leur disparition quasi complète, l'existence des deux premiers sites sous-marins ayant été rendue probable indirectement par la concordance des éléments accessoires décrits, le maire fit part aux membres présents du *To'ohitu*, lors d'une réunion du Conseil des Sages dans les jours qui suivirent, de mes présomptions et qui, malgré leur doute, nous engagèrent à vérifier *de visu* mes supputations. Une expédition fut organisée un samedi matin, dès le lendemain de la réunion du Conseil des Sages, afin de nous rendre en bateau sur le lieu présumé du site terrestre. Etaient notamment présents : le maire de l'île, un de ses conseillers municipaux également membre du *To'ohitu* qui conduisait le bateau municipal, et le pasteur en formation nommé à Rapa et y séjournant depuis quelques mois, très intéressé par les questions d'ordre culturel de l'île.

Mon épouse et moi retrouvons « *Tavana* » (le maire) à sept heures du matin au « petit quai » de Aurei. En fait, le maire a profité de l'immobilisation du bateau de la commune pour organiser une matinée pique-nique dans la baie de 'Angaira'o, et une vingtaine de personnes se retrouve sur le bateau, enfants compris ; une des pompières municipales est également présente en cas de problème.

Le ciel est bleu, un léger vent souffle de l'est, et la mer est déchirée de vagues courtes. Tous les enfants présents revêtent un gilet de sauvetage, et nous partons à faible vitesse vers la baie de 'Angaira'o après une brève escale sur le quai de Area de l'autre côté de la baie pour accueillir d'autres passagers. Nous passons devant les baies de Akatanui et de Ta'utu, après avoir dépassé l'îlot

Tarakoi, puis devant la baie de Purauta, dépassons la pointe Tematapu, suivis tout au long du trajet par des pailles en queue, des *tava'e*, qui viennent depuis leur falaise tourner autour du bateau avant de s'en retourner.

Après trois-quarts d'heure de navigation par bateau par le nord-ouest de l'île, nous atteignons la baie de 'Angaira'o (Fig. 3), une belle et large baie à la pente douce, au milieu de laquelle serpente une rivière (Fig.4). Entièrement consacrée à la culture du taro jusque dans les années 1960, elle est aujourd'hui abandonnée aux troupeaux de taureaux et chèvres sauvages. Nous installons à l'ombre de pandanus un grand *pe'ue* sur lequel nous déposons nos sacs à dos. Un feu est fait entre des pierres, en prévision du déjeuner. Puis les femmes présentes partent immédiatement ramasser des poulpes et des *akaekae* (limaces de mer), les enfants se déshabillent et barbotent dans l'eau, et un petit groupe composé du maire, du pasteur, de la pompière, de mon épouse et moi, part à la découverte du vestige terrestre mentionné par Stokes.



Fig. 3 : Vue du fond de la baie de 'Angaira'o depuis la mer



Fig. 4 : vue de la rivière en fond de baie de 'Angaira'o

Le site (Fig. 5) se situe en bord de mer, sur la rive sud-sud-ouest de la baie, caché par une végétation très dense de goyaviers sauvages, dont les troncs minces forment un rideau quasi impénétrable (Fig. 6), et de pandanus. Le maire a apporté un coupe-coupe et tâche d'éclaircir un chemin au milieu de cette brousse. Nous finissons par tomber sur un gros amas de pierres d'environ 30 à 50 cm de côté (Fig. 7), dans le prolongement sud-nord d'un premier muret d'une trentaine de centimètres de hauteur dessinant une enceinte de trois mètres de large sur six mètres de long environ (Fig. 8) qui aurait été pavée (des pierres subsistent encore de part en part, la face plate affleurant le sol) comme le note Stokes : « la surface de cette terrasse est située de 60 à 75 cm au-dessus du contour du sol, et est pavée avec des pierres de taille moyenne ». La baisse de la hauteur moyenne du muret, ainsi que la disparition quasi complète du pavage, sont sans doute dues au fait que les pierres ont pu être utilisées par les Rapa pour la construction de murs de soutènement dans les champs de taro de la

vallée, comme cela a été le cas des *marae* de Polynésie française en général (Wallin 2003). Le mur nord de cette enceinte descend jusqu'à la mer où il s'enfonce (*Fig. 9*), et devant le site lithique on devine dans l'eau l'alignement de pierres d'un ancien parc à poissons aujourd'hui abandonné, constitué de pierres particulièrement imposantes, qui en font une structure unique à Rapa.



Fig. 5 : vue du site depuis la mer sur la face ouest en fond de baie de 'Angaira'o



Fig.6 : le rideau quasiment impénétrables de goyaviers sur le site



Fig. 7 : un amas de pierres dans le prolongement de murets d'enceinte

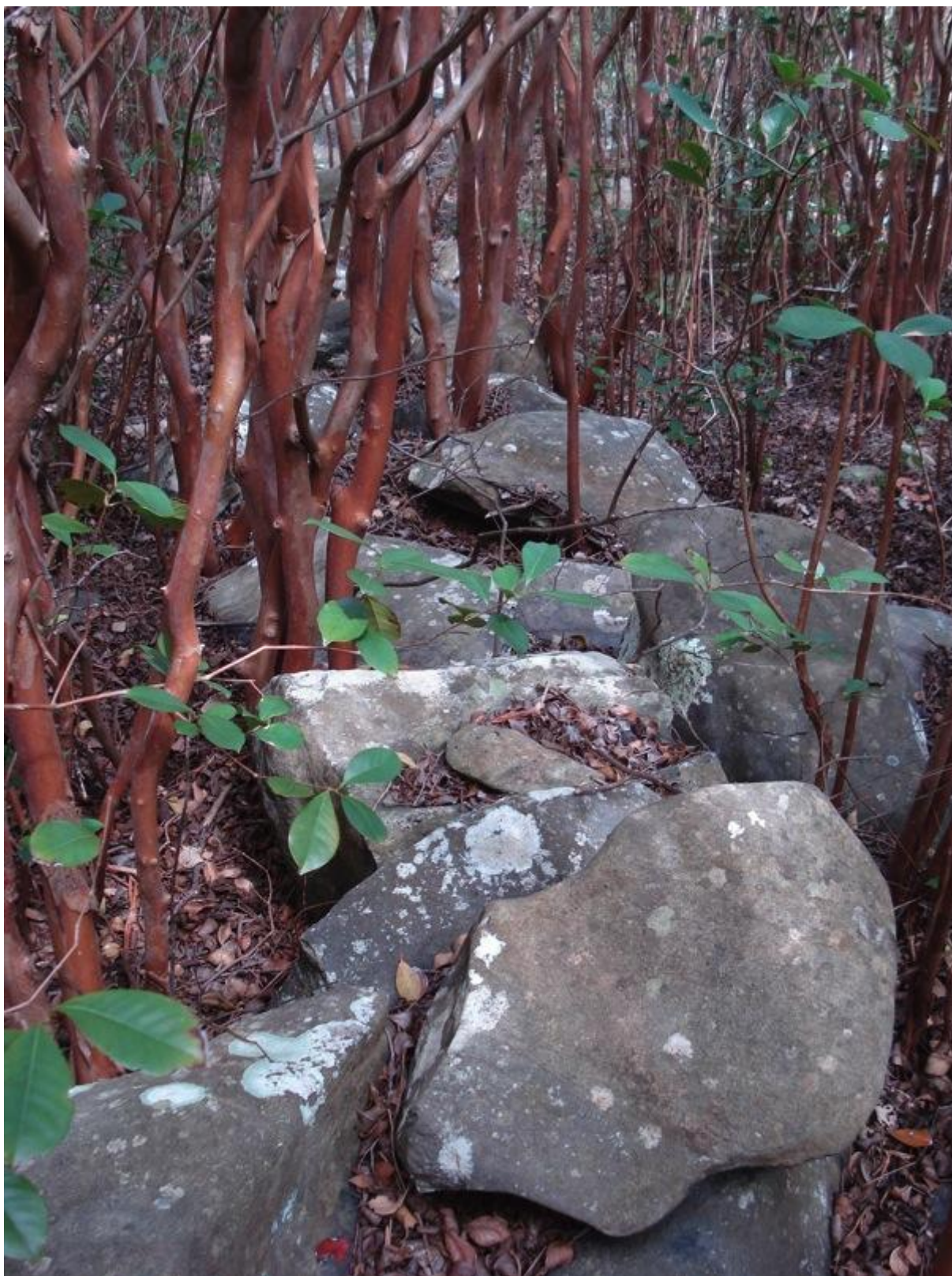


Fig. 8 : les restes du muret nord-sud d'enceinte



Fig. 9 : le muret ouest-est qui se prolonge dans la mer

Les restes d'une deuxième enceinte apparemment non pavée de six mètres de côté apparaissent immédiatement derrière la première par rapport à la mer, soit sur sa partie ouest. Le muret qui

l'entoure paraît encore plus large que celui de la première enceinte, d'une soixantaine de centimètres environ, et est bâti à partir de pierres similaires à celles du premier muret d'enceinte : moyenne à l'extérieur, et plus petite à l'intérieur en « remplissage ».

En fouillant de façon concentrique autour des deux premières enceintes formant une première unité lithique, nous aboutissons finalement sur un mur de soutènement d'une cinquantaine de centimètres de haut, formé de grosses pierres (40 à 60 cm de côté) sur ses parties extérieures et comblées de pierres plus petites (10 à 20 cm) qui en soutient un second plus petit, dans les environs nord des enceintes, et qui paraît former un espace triangulaire à l'intérieur vide de pierres. A la jonction des deux murs de cette seconde unité se trouve couchée à terre une pierre d'une couleur plus foncée d'environ 1,60 de long et 50 cm de côté qui semble être une pierre dressée destinée à marquer l'angle des murs, et qui selon Stokes aurait pu faire partie de la première unité formée des deux enceintes.

Selon Stokes, « la confection des deux unités diffère tellement en apparence qu'elle indique des périodes distinctes, la plus récente étant la seconde bien sûr. Le caractère grossier de la seconde suggère un travail récent, mais il est difficile d'entrevoir une raison utilitaire à un mur de 45 cm de large et d'une hauteur moindre. Les natifs supposent que ces deux unités formaient le temple. Il est évident que la deuxième unité a été ajoutée en des temps pré chrétiens ». Il paraît donc évident que les informateurs contemporains de Stokes aient connu cet ensemble lithique, ainsi que sa destination pré-chrétienne.

Les restes d'une autre enceinte apparaissent à une quarantaine de mètres au nord ouest de la première unité, qui aurait accueilli quelques années avant le séjour de Stokes une maison d'habitation. Stokes évoque un mur partant de cette enceinte jusqu'à la mer ; nous n'en avons pas trouvé trace, sinon des pierres éparpillées parmi les racines des goyaviers formant toujours un rideau quasi-impénétrable.

Puis nous découvrons les restes assez bien conservés d'un mur en équerre (*panorama Fig. 10 et 11*) de cinquante mètre environ de long sur axe est-ouest dans la continuité des enceintes et de trente mètres de large sur un axe nord-sud parallèle aux limites des enceintes (*Fig. 12*), mur d'environ 1,40 m. de haut et 50 cm de large formé lui aussi de grosses pierres enfermant des pierres plus petites (*Fig. 13*), qui semble former la délimitation extérieure du site.



Fig. 10 et 11 : panorama du grand mur d'enceinte extérieur en équerre en bordure de la partie boisée : à gauche du panorama la partie ouest-est (vers la mer), et à partir des trois personnes la partie nord-sud (vers le fond de la baie).



Fig. 12 : une vue de la partie nord-sud du mur d'enceinte extérieur en équerre



Fig. 13 : une vue de la partie ouest-est du mur d'enceinte extérieure en équerre

La totalité du site telle que nous avons pu l'observer constitue donc un ensemble (voir Fig. 14 « *Plan général du site* ») qui semble formé d'un temple en bord de mer, menant à un parc à poisson, flanqué à l'arrière d'une structure plus large (peut-être destinée à l'habitation du prêtre), le tout ceint d'un mur de pierres, et entouré de structures plus petites et peut-être de terrassements destinés à contenir des cultures de taro, le tout englobé dans ce qui semble être une vaste enceinte pour une surface totale d'environ cinq mille mètres carrés.

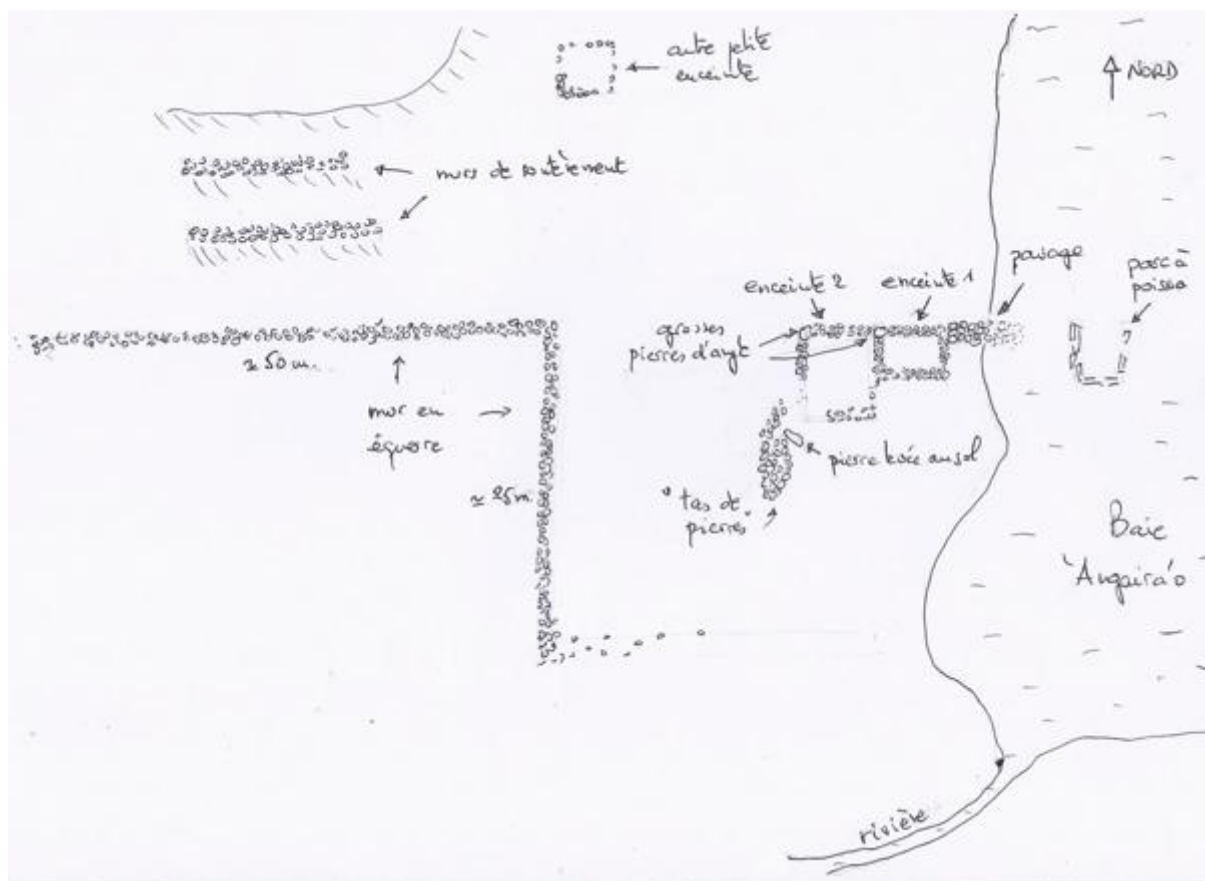


Fig. 14 : Plan général du site de 'Angairā'o

Les informations recueillies par Stokes lors de son séjour en 1920 sont plutôt succinctes, mais bien réelles, surtout concernant le site de Mara'a. Un des principaux informateurs de Stokes à Tahiti, Teraau, « pensait que l'endroit était consacré à 'Iro, puissant et bienveillant, que de la chair humaine était mangée ici, et que le temple a été construit par des gens aux temps de son grand-père. Cette période était postérieure à l'arrivée des missionnaires, et l'incapacité de tous les Rapa actuels de faire la distinction entre les événements anciens et modernes avant eux est tellement marquée que la chronologie n'a plus aucune signification ». Si Teraau estime que le site constituait un lieu de sacrifice humain, un autre des informateurs de Stokes, le chef du clan Mato, pensait que le site était plutôt dédié au sacrifice de poissons, expliquant ainsi l'existence du parc à poissons. Selon nous, l'une des hypothèses n'exclut pas l'autre, puisque dans les Iles de la Société comme dans le reste de la Polynésie (Hawaii, Nouvelle-Zélande, Cook...), les hommes sacrifiés étaient parfois appelés « poisson aux longues jambes » (Serra Mallol 2010 : 187-188), le poisson étant aux hommes ce que l'homme est aux Dieux (Handy 1985 : 194).

Il est difficile sinon impossible d'établir aujourd'hui si Teraau et le chef du clan Mato ont fait appel à leur mémoire et à l'histoire orale de leur famille, ou s'ils ont fait une analogie avec la destination des principaux temples existant à Tahiti ou à Raivavae, l'île la plus proche de Rapa, et dont l'histoire pré-européenne était alors relativement bien connue. Mais il reste que leur connaissance du site comme temple ancien est avérée.

Le nom Ma'ara pourrait être dérivé du terme *mahara* qui signifie souvenir en *re'o tahiti*, et pourrait renvoyer à l'installation temporaire du prêtre-guerrier Hiro au cours de l'implantation de son système social et religieux en Polynésie orientale, et notamment aux Australes et en particulier à Raivavae, l'île la plus proche de Rapa, où existe également un *marae* consacré à Hiro et nommé *Te Mahara*

Quoi qu'il en soit, il paraît néanmoins surprenant que les différents archéologues qui se sont succédés sur l'île de Rapa n'aient pas eu la curiosité de reprendre et vérifier les écrits de Stockes, pour s'en tenir à l'avis généralement partagé de l'inexistence de *marae* sur l'île. Certes, ces écrits sont difficiles d'accès, comme l'est le site, mais apparaissent pourtant dans la bibliographie des archéologues ayant séjourné sur l'île. Qu'il s'agisse d'une lecture trop rapide de ces écrits ou même d'une absence de lecture sinon par commentateurs interposés, il n'en reste pas moins qu'un voile reste à lever sur cette question.

Les travaux qui restent à engager

Les recommandations que nous avons faites au maire de Rapa sont de débrousser la totalité du site lithique, en élaguant et coupant tous les goyaviers et pandanus qui s'y trouvent, mais en vérifiant qu'aucun arbre ne soit déraciné ou la terre remuée pour garder l'intégrité du sous-sol. Ces travaux de débroussaillage nécessaires faits, un périmètre de sécurité doit être instauré autour du site afin d'en prévenir les détériorations par le piétinement des taureaux et chèvres sauvages. Après s'être assuré de la présence sur les lieux d'un archéologue, il sera alors possible d'avoir une vue d'ensemble du site, et de réaliser des schémas d'ensemble avec la perspective précise des différents éléments lithiques retrouvés. Un prochain séjour dans les mois à venir que nous projetons à Rapa permettra de mener à bien cette partie du projet.

Aucune fouille archéologique n'a jamais été menée sur le site de bord de lagon ouest au fond de la baie de 'Angaira'o. Il serait alors intéressant de pouvoir procéder à des investigations archéologiques de surface et en profondeur pour déterminer précisément la destination du site, et à des datations, les dernières datations effectuées par des archéologues dans la baie de 'Angaira'o (Kennett,

Anderson, Prebble, Conte et Southon 2006) indiquant une installation aux alentours de 1350-1450, soit deux siècles après les premières traces d'installation sur l'île de Rapa.

Des travaux approfondis, de nature à la fois archéologiques et ethnologiques, restent donc à mener pour lever un voile sur ce qui pourrait constituer un élément remettant profondément en cause les données historiques actuelles sur Rapa, et éclairer d'un jour nouveau les modalités culturelles et religieuses de son histoire ancienne, y compris celles de ses *pare* et de leur destination à propos de laquelle toutes les hypothèses semblent permises.

REFERENCES

CAILLOT Eugène A.C., 1932. *Histoire de l'île Oparo ou Rapa*, Librairie Ernest Leroux, Paris

ELLIS William, 1972. *A la recherche de la Polynésie d'autrefois*, Publications de la Société des Océanistes, n° 25, 2 tomes, Paris, 1^{ère} éd. 1829

FER Yannick et MALOGNE-FER Gwendoline, 2000. *Tuaroi. Réflexions bibliques à Rapa. Conversion au christianisme et conservation identitaire en Polynésie française*. Haere Po, Papeete

HANDY E.S. Craighill, 1985. *Polynesian Religion*, Bernie P. Bishop Museum, Bull. 34, 1927, rééd. Kraus Reprint, New York

HANSON F. Allan, 1973. *Rapa, une île polynésienne hier et aujourd'hui*, Publications de la Société des Océanistes, n° 33, Paris

HANSON F. Allan et O'REILLY Patrick, 1973. *Bibliographie de Rapa, Polynésie française*, Publications de la Société des Océanistes, n° 32, Paris

HEYERDAHL Thor, 1995. *Aku-Aku. Le Secret de l'île de Pâques*, Editions Phébus, Paris, 1^{ère} éd. 1957

HUNT Terry L. et LIPO Carl P., 2006. « Late colonization of Easter Island », *Science*, 311, pp. 1603-1606

KENNETT Douglas, ANDERSON Atholl, PREBBLE Matthew, CONTE Eric et SOUTHON John, 2006. « Prehistoric human impacts on Rapa, French Polynesia », *Antiquity*, 80, pp. 340-354

KIRCH Patrick, 1986. « Rethinking East Polynesian Prehistory », *Journal of the Polynesian Society*, Vol. 95, n° 1, pp. 9-40.

LE CHARTIER H., 1887. *Tahiti et les colonies françaises de la Polynésie*, Paris

MAKE Alfred et GHASARIAN Christian, 2008. *Légendes de Rapa iti*, Au Vent des Iles, Papeete.

MOERENHOUT Jacques-Antoine, 1959. *Voyages aux îles du Grand Océan*, Adrien Maisonneuve, 2 tomes, Paris

SERRA-MALLOL Christophe, 2010. *Nourritures, abondance et identité. Une socio-anthropologie de l'alimentation à Tahiti*, Au Vent des Iles, coll. Culture Océanienne, Papeete

STOKES John F.G., 1930. *Material Culture of Rapa*, Bishop Museum, Honolulu, 5 volumes

TERELL John Edward, HUNT Terry L., GOSDEN Chris et alii, 1997. « The Dimensions of Social Life in the Pacific : Human Diversity and the Myth of the Primitive Isolate », *Current Anthropology*, Vol. 38, n° 2, Chicago, pp. 155-195

WALCZAC Jérôme, 2003. « Présentation des données actuelles sur la préhistoire de Rapa Iti (archipel des Australes – Polynésie française) » in ORLIAC Catherine (dir°) *Archéologie en Océanie insulaire. Peuplement, sociétés et paysages*, Ed. Artcom', Paris, pp. 28-45

WALLIN Paul, 2004. « How marae change : in modern times, for example », *Indo-Pacific Prehistory Association Bulletin*, Taipei Papers, n° 24 vol. 2, pp. 153-158

WILMSHURST Janet M., HUNT Terry L., LIPO Carl P. et ANDERSON Atholl J., 2011. « High-precision radiocarbonating shows recent and rapid initial human colonization of East Polynesia », *Proceedings of National Academy of Sciences USA*, 108 (5), pp. 1815-1820